

Mathis s'est mis au piano pour jouer « New Orléans Parade » ; je venais d'ouvrir ce cahier où je souhaite, en ordre dispersé, mobiliser mes souvenirs, mes analyses sur ces années les plus denses de ma vie, consacrées aux citoyens de Perpignan, ceux d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Ces quelques notes de musique sont déjà une dimension de ma vie : je sais le temps long de la vie des villes et la trace que j'ai pu laisser révélera ses effets lorsque Mathis aura 20 ans ; les investissements dans les nouveaux territoires de la culture, la Casa Musicale, le Médiateur, le Théâtre de l'Archipel, l'Ecole des Beaux Arts et le Pôle Muséal, le Conservatoire, le Centre Méditerranéen de Littérature, Visa pour l'Image ou encore les allées Maillol qui traversent les jeux d'eau et de lumières de la fontaine qui émerveillait Mathis lorsqu'il faisait ses premiers pas, son premier apprentissage des étonnements de la ville, oui, ces investissements sont des graines certes jetées sur une terre aride, où prospèrent nombre de prédateurs incultes, mais qui demain, fleuriront et seront la fierté d'une cité inventive, attractive, cohérente.

J'ai longtemps retardé ce moment de l'écriture, pour de multiples raisons. La vie publique laisse peu de temps pour prendre du recul ; elle est un perpétuel devenir, ou plutôt une traversée où les vagues se succèdent, chacune lourde de dangers qui vous interdisent de lâcher la barre ; il n'y a pas de pilote automatique pour vous reposer, ni de skipper bis qui ait toute votre confiance... chaque vague avalée, une autre se présente et l'équipage compte sur vous pour tenir le cap ou adapter la route et la voilure.

Aujourd'hui je ne suis plus le skipper et le temps est venu d'analyser ma route, ses erreurs et ses réussites, et transmettre.

J'ai retardé le temps de l'écriture pour une raison plus intime : écrire à la première personne est un exercice narcissique malsain où la transmission est occultée par l'autojustification de son action.

Combien de responsables politiques locaux se sont prêtés à ce jeu d'écriture ou plutôt de faire écrire ; pseudo mémoires que j'ai toujours jugées sans intérêt et insipides.

Puis-je échapper au même jugement ? Puis-je mettre suffisamment de cœur, d'authenticité, pour éveiller chez le lecteur un désir de comprendre, un plaisir à lire ?

Suis-je capable de produire un roman sur une intrigue avec des enchevêtrements de personnages et qui ait comme théâtre mon territoire, ses pulsions, ses tensions, ses transformations ? A l'instant, ma réponse est négative ; peut-être plus tard, lorsque j'aurai tout oublié du quotidien de ma vie publique pour n'avoir en mémoire que les repères, les cailloux blancs encore visibles dans l'obscurité de ma vie passée.

Aujourd'hui, j'ai pourtant besoin d'ouvrir les pages blanches d'un cahier d'écolier et d'y laisser courir librement ma plume, guidée par des souvenirs épars comme des bulles légères qui grossissent et s'envolent et puis éclatent dans le vide.

Je suis dans ma huitième décennie et l'angoisse du néant s'approche à grands pas ; je sais que les mots écrits sont des souvenirs durables et constituent pour nos proches, ceux et celles qui nous ont aimés, ou simplement estimés, un héritage affectueux. J'ai beaucoup reproché à mon père de m'avoir laissé très peu d'écrits de sa main que je puisse relire et installer près de moi. Certes, j'ai gardé des articles de journaux, des photos, la vidéo du dernier hommage mais il ne me reste de sa vie qu'un ouvrage écrit par un journaliste qui, en le faisant parler, a su fixer des souvenirs, des analyses et même quelques belles pages écrites par mon père qui démontrent si besoin était, qu'il avait le talent et la densité

d'analyse qui lui auraient permis de nous transmettre davantage par son écriture et sa pensée précises.

Mon père a laissé une trace profonde et durable dans cette ville, le quartier du Moulin à Vent son œuvre majeure ou les esplanades s'ouvrant sur le Palais des Congrès pour ne parler que des chantiers qui ont eu un impact profond sur l'organisation de Perpignan.

Mais je lui fais le reproche de ne pas avoir pris le temps de l'écriture pour nous transmettre les quelques messages qu'inévitablement cinq décennies de vie publique dense (1943-1993) permettent d'illustrer et de valider. Ce reproche, je veux éviter que mes enfants et mes proches, à leur tour, puissent me le retourner plus tard...

Je vais essayer de décrire les chemins de ma liberté, non pas les chemins de ma vie affective ou sentimentale, je n'ai aucun goût pour ce genre de strip-tease, mais ceux de ma vie publique où s'est progressivement construit l'homme politique que je suis devenu. Et peut-être à travers cette histoire, donner quelques matériaux aux générations nouvelles, pour qu'elles réinventent l'engagement politique.

Ma vie publique, du moins celle qui s'appuie sur un mandat électif, s'achèvera en mars 2014. Ma première élection date de mars 1992.

Certes ma vie a été entièrement une vie de service public, à part une année au sein d'une entreprise privée, un industriel de composants pour la construction ; mes différentes fonctions avaient toutes un point commun : l'aménagement des territoires, singulièrement des villes, et l'appareil de production de l'habitat et ce au sein d'administrations publiques, jusqu'au jour où j'ai tenté ma chance dans l'élection cantonale du haut Vernet.

Cette élection a fait basculer le cours de ma vie, et plus profondément mon rapport aux autres : je commençais à aimer les gens...

« Une autre idée de la politique » tel fut mon premier slogan politique, celui accroché à ma première affiche, celle des cantonales du haut Vernet.

Une affiche faite à la va-vite, pour une campagne éclair de deux petites semaines...

La photo avait été prise dans la ferme de Buloyer où étaient installés les bureaux de l'Établissement Public d'Aménagement de la Ville Nouvelle de Saint Quentin en Yvelines que je dirigeais. Sur fond vert, un peu flou, j'avance et je parle au photographe. Je fais jeune sérieux et volontaire. C'était une diapositive d'amateur. On est en 92 et l'ektachrome est la seule technique disponible ; on agrandira sans faire de retouches.

J'allais avoir cinquante ans et j'engageais ma première campagne électorale, sans investiture, sans expérience, sans disponibilité autre que quinze jours de congés ; mais j'avais un nom et le soutien de quelques fidèles alduystes assez courageux pour prendre le risque de s'afficher à mes côtés alors que le vizir avait déjà déclaré la guerre.

Je raconterai plus tard cette campagne et cette victoire à l'arrachée dans une triangulaire avec le Front National et un U.D.F. crypto RPR, patron du « café du coin ».

J'ai retrouvé les documents de cette campagne très récemment : des brouillons de discours, un prospectus fait de bric et de broc, au texte insipide et aux titres creux, le tout rassemblé derrière cette affiche, cette photo et ce slogan « une autre idée de la politique ». J'ai souri, souri comme devant des jouets d'enfance retrouvés un peu disloqués ; souri aussi parce que je découvrais que ce slogan était en fait l'unité de ma vie publique, la première note, le premier thème sur lequel toute la composition musicale s'organisera.

Oui, lorsque je passe en revue ces vingt années consacrées à ma cité, mon territoire, je crois en effet que je suis resté

**ELECTIONS CANTONALES MARS 1992
CANTON I - HAUT-VERNET**



Jean-Paul ALDUY

**LA COMPETENCE
L'ENERGIE**

Faute de temps, la photographie des affiches et tracts de ma première élection, était un cliché pris lors d'une conférence de presse... à Saint Quentin en Yvelines !

fidèle à cette première intuition : s'écarter des chemins classiques des combats politiques et des joutes politiciennes, essayer d'éviter la drogue du pouvoir, préserver les convictions essentielles, combattre l'esprit de frontières, enfin garder toujours au cœur l'enthousiasme des bâtisseurs d'avenir.

Je veux aujourd'hui essayer de préciser les multiples facettes d'une vie publique, d'un engagement qui n'avait d'autre finalité que de participer aux avant-postes, à la conduite de la Cité.

La vie de mes années ne donne pas matière pour écrire une histoire, même si j'ai vécu toujours avec densité toujours à l'affût du sens d'une relation, d'une information ou même de paysages traversés.

J'ai toujours eu la vie à fleur de peau, prêt à vibrer, à s'enflammer.

Enfant j'étais sérieux, adolescent passionné, la vingtaine exigeante, la trentaine agressive, la quarantaine aventureuse, la cinquante inventive, la soixantaine constructive ; j'ai vécu intensément ma vie affective, professionnelle ou politique.

Mais, somme toute, le résultat est assez banal ; pas de quoi écrire une histoire, sauf à inventer des personnages qui se seraient nourris des passions vécues ; mais je veux toujours vivre vite, je n'ai donc pas la patience de composer, d'accepter le temps long de l'écriture.

Lorsque je dessine, ce sont des esquisses rapides, lorsque je peins, ce sont des aquarelles où chaque couleur jetée est définitive.

Je suis donc incapable pour transmettre un message, de le faire découvrir à travers un roman ou des mémoires besogneuses.

Et pourtant, lorsque je fais le bilan de ma vie publique, je me convaincs qu'il me faut parler, que toute vie, aussi banale soit-elle, constitue une pierre, un caillou qui construit

le chemin sur lequel les sociétés avancent ; et ma pierre à Perpignan est clairement visible.

Et d'ailleurs, puis-je me taire lorsque je vois le désarroi de la jeunesse en manque d'avenir, prise au piège d'un monde où l'information pullule, où l'on s'interconnecte sans limites, où le virtuel est plus dense que le réel, sans d'ailleurs savoir bien repérer là où commence le virtuel et où finit le réel. La jeunesse est submergée de signaux, de messages, mais le sens a déserté le signe.

Tous les matériaux sont disponibles pour comprendre et construire un chemin ; les nouvelles technologies (on trouve tout sur Google) permettent un accès à la connaissance, à l'information, à la relation, chaque jour plus rapide, plus complet mais aussi plus enchevêtré, parfois manipulé, si bien que la multitude et la complexité obscurcissent le sens.

La jeune génération vit un paradoxe : plus elle s'informe, moins elle comprend ; la connaissance ne fait plus conscience, les idéaux, les idéologies s'évaporent dans le magma des relations virtuelles, des résumés de Wikipédia, des flashes infos, des slogans et signaux multiples.

Sans parler de cette crise économique dont personne ne sait expliquer au peuple d'où elle vient et où elle va... crise qui ajoute encore à l'incompréhension du présent et à l'opacité du futur.

Plus que jamais la parole politique, celle qui parle de la Cité et de la planète à toutes les échelles, de leurs solidarités et de leurs fragilités, est nécessaire pour donner de la lisibilité au monde et le goût de l'engagement sur un projet collectif.

Plus que jamais la parole politique est nécessaire pour mettre en conscience et en mouvement. Plus que jamais elle est nécessaire pour combattre les replis égoïstes, dictés par les peurs, les peurs qui s'accumulent, la peur de l'étranger, de l'ou-

verture des échanges, des pollutions en tous genres ou encore des exclusions économiques, sociales, culturelles.

Et pourtant, les responsables politiques que l'on entend n'ont rien à dire pour ouvrir un chemin et ceux qui le pourraient sont inaudibles dans une société pourtant surmédiatisée.

Jamais la diffusion des connaissances n'a été aussi large, jamais l'information n'a pu aussi vite atteindre massivement le peuple, et mettre en mouvement les grandes concentrations humaines – les millions de la place Tahrir du Caire ou de la place de Copacabana pour la venue du Pape, jamais... et pourtant la jeunesse que je côtoie et qui est sans doute la part la plus active, curieuse et informée, vit avec le sentiment que tout engagement politique est inutile et que ceux qui s'engagent dans cette voie ne sont que des arrivistes plus ou moins corrompus. On vit en fin de compte au jour le jour à la recherche d'une sécurité matérielle dans un monde dont on n'essaie même plus d'analyser les mécanismes, dans une humanité qui se réduit au cercle familial, aux amis proches et aux relations virtuelles.

Facebook, Twitter etc... remplacent l'engagement social et le regain des pratiques religieuses, parfois les sectes, est sans aucun doute une des conséquences dans cette angoisse existentielle croissante, de l'absence de toute lisibilité sur le sens de l'aventure humaine, la grande aventure de l'humanité, comme celle de son territoire de vie.

A cette jeunesse, je veux parler et lui dire qu'au soir de ma vie, ma conviction centrale est que l'engagement politique est aujourd'hui plus que jamais nécessaire, que l'intelligence du futur s'acquière par cette confrontation entre les idéaux, les idéologies et l'action, c'est-à-dire l'existence vécue les yeux ouverts sur les horizons proches et lointains.

Sans l'intelligence du futur nos vies s'appauvrissent faute d'énergie, de ressort ; certes la foi qui légitime l'irrationnel ou

peut-être l'art peuvent donner suffisamment d'énergie et d'humanité pour construire une vie sociale mais ni la foi ni l'art ne sont un entraînement de l'esprit qui permette d'acquérir cette intelligence du futur qui donne un sens, c'est-à-dire une direction et une densité sociale à notre parcours sur cette terre.

Ma jeunesse a démarré au lendemain des guerres coloniales mais aussi au moment où la plus belle utopie du XX^e siècle, je veux dire la construction d'une Europe de la paix, prenait son essor avec le traité de Rome. C'était le temps où Fernand Raynaud faisait rire la France entière avec son sketch sur le « 22 à Asnières » car il fallait des heures pour avoir une conversation téléphonique entre Amélie-les-Bains (mon village familial) et Paris. C'était le temps où on écrivait en FORTRAN nos programmes que l'on transformait en une liasse de cartes perforées que des ordinateurs gigantesques engloutissaient (l'IBM 704 prenait toute une salle pour une mémoire inférieure à la plus petite tablette d'aujourd'hui !).

C'était le temps où un étudiant ou un ouvrier sur deux était syndiqué, où les partis politiques avaient leur presse, « le Populaire » pour les sociaux-démocrates, « la Croix » pour les démocrates-chrétiens, « l'Humanité » pour les Communistes, « la Vérité » pour les Trotskistes etc. C'était le temps des luttes idéologiques, du combat contre les goulags et les dictatures des généraux et colonels en tous genres ; les pays démocratiques se comptaient sur les doigts des deux mains... le reste c'est-à-dire quatre cinquième de l'humanité, était sous le joug des dictatures fascistes ou des nomenclatures staliniennes.

La guerre froide faisait peser la menace d'une hécatombe atomique ; chaque année, des dizaines de millions d'hommes, de femmes, d'enfants, mouraient de malnutrition.

La pilule n'avait pas été inventée et les femmes ne votaient en France que depuis une décennie...

Je ne laisserai dire à personne que l'humanité n'a pas progressé : la démocratie a fait reculer les dictatures même s'il reste aujourd'hui encore un quart ou un tiers de la planète interdit de libre vote, de libre presse, de libre droit de manifester ; la diffusion des savoirs, les innovations dans la vie quotidienne ou au travail ouvrent des opportunités de vie plus denses, plus autonomes, plus durables ; le monde s'est ouvert et nous offre la diversité de ses cultures.

Je sais aussi la face noire de ce progrès : les concentrations urbaines incontrôlées lourdes de tensions sociales, les délocalisations, les mutations accélérées de l'appareil productif et ses destructions aveugles d'emplois, de métiers, de collectifs de travail, ont brisé les sécurités anciennes et produit un monde de plus en plus violent ; certes le risque de grandes guerres de destruction massive s'est éloigné mais « Visa pour l'Image » rappelle chaque année les atrocités de guerres locales. Je sais aussi les effroyables risques de destruction massive de ressources naturelles et des équilibres écologiques de notre planète.

Ce bilan entre les progrès technologiques, sociaux, démocratiques et les destructions des forces productives, humaines, naturelles, culturelles ne pourra jamais être fait par aucune institution scientifique aussi performante soit-elle en statistiques en tous genres ! Peu importe ! l'essentiel est qu'aujourd'hui, le sentiment qui domine chez les jeunes générations, c'est que le futur s'efface et que l'avenir ne peut être que pire.

Pour moi, à travers mon vécu, le bilan reste globalement positif mais le diagnostic reste incertain : seul le renouveau de l'action politique, le renouveau de l'engagement politique à toutes les échelles, en commençant par le local, permettront d'échapper à la décomposition progressive des forces productives, des valeurs culturelles, des solidarités, des équilibres écologiques de notre Cité et de nos territoires, décomposition à laquelle nous assistons de plus en plus en spectateurs passifs.

Oui, je veux le dire et l'écrire à l'intention des nouvelles générations de la cité que j'aime : faites de la politique, engagez-vous dans le débat et l'action, donnez-vous les moyens d'une intelligence du futur et ne fuyez pas la responsabilité sociale.